

Jean Creps et ses amis avaient plus d'une fois reproché à l'Ostendais sa hauteur insensibilité et lui avaient défendu avec menaces de tourmenter le gentil-homme; néanmoins, il ne laissait échapper aucune occasion d'insulter et de maltraiter machamment le pauvre insensé, chaque fois qu'il était éloigné de ses compagnons.

Aussi longtemps que les chercheurs d'or travaillèrent près du bord et dans un endroit peu profond, ils ne rencontrèrent d'autres difficultés que le travail même; mais, plus loin dans la rivière, ils eurent à lutter contre le torrent impétueux, qui renversait dix fois en un jour l'ouvrage commencé et entraînait dans le gouffre les pierres amassées. Ils surmontèrent cependant cet obstacle en apportant un énorme quartier de roche. Ce travail exigea pendant quarante huit heures la réunion de toutes leurs forces et de toute leur adresse. Enfin, ils parvinrent à placer la pierre gigantesque au milieu de la rivière, au moyen de troncs de cèdres qui leur servaient de leviers et de rouleaux.

Elle défiait, inébranlable comme les rochers mêmes, le torrent furieux, et servait de boulevard à la plus grande partie de la digue qui devait encore être élevée autour d'elle.

A ce travail d'esclave que les chercheurs d'or s'étaient imposé et qu'ils exécutaient avec une ardeur merveilleuse, des nègres africains mêmes auraient succombé en peu de jours; mais la soif de l'or les frappait d'aveuglement et leur donnait la force d'étouffer la voix de leurs corps qui demandait du repos.

Comme ils étaient obligés de marcher par moments dans l'eau glaciale de la rivière, ils avaient la plupart du temps les pieds gelés, tandis que leurs têtes brûlaient comme si leurs cerveaux étaient en feu.

Victor Roozeman ne paraissant pas bien portant; depuis sa descente dans le puits, son visage avait gardé une pâleur extrême, et il avait sensiblement maigri en huit jours. Cependant, il assura à ses amis qu'il était en bonne santé et qu'il se sentait capable de travailler tout comme eux.

Les persécutions continuées du matelot avaient opéré peu à peu un changement défavorable dans la folie du baron. Il ne rêvait plus d'un château qu'on bâtissait pour lui; son idée fixe lui faisait croire qu'il était la victime d'une cruelle tyrannie. D'abord, il avait menacé le matelot de sa propre vengeance et de la vindicte des lois françaises; mais maintenant, tout son courage était tombé, et il continuait à travailler dans un morne silence, ou en parlant de la mort avec un mystérieux enthousiasme.

Quant à Donat, il était toujours de bonne humeur; il travaillait avec entrain, égayait ses camarades par ses saillies grotesques, et parlait sans cesse de son château, de son Anneken et de sa baronnie.

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que Pardoes s'était trompé dans son espoir, lorsqu'il avait calculé que l'édifice pourrait être terminé en douze jours, car ils travaillaient déjà depuis dix jours, et il restait encore près d'un tiers du demi-cerole à construire avant qu'on pût commencer à vider la partie clôturée. Le douzième jour, pendant qu'ils dinaient, Pardoes leur apprit que le lendemain, leur provision de lard serait épuisée, et qu'il ne leur restait que peu de farine. Leur ardeur à terminer la digue leur avait fait perdre de vue la diminution de leurs provisions. Il était temps de réparer cette négligence; il fallait aller chaque jour à la chasse pour se procurer leur nourriture. Pour que l'ouvrage ne souffrit pas trop, Pardoes proposa d'envoyer dès le lendemain Victor et le baron à la chasse; ils y trouveraient une distraction agréable et un exercice salutaire.

(La suite au prochain numéro.)

Le jeune Jean-Baptiste a mangé toute la confiture de sa tartine, et rend pitoyablement le reste à sa mère, qui lui dit d'un ton sévère :

— Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain en même temps ?

— (Après avoir cherché quelque temps.) Je te peux pas faire tant de choses que ça à la fois !

UNE NOCE JUIVE A GIBRALTAR

Il s'agissait aujourd'hui d'assister à une cérémonie fort curieuse, à une noce juive, en compagnie de plusieurs dames de notre connaissance, de la famille du gouverneur et de quelques invités. Après avoir traversé la ville haute, nous parvîmes, par des chemins en zigzag, devant une maison d'un extérieur assez propre : le fiancé et les anciens nous attendaient sur la porte pour nous recevoir. Nous avions déjà été accompagnés, depuis le *Couvent*, par le plus riche des israélites de Gibraltar, un juif vêtu du frac à la mode moderne.

A notre entrée, nous fûmes accueillis par une musique orientale, accompagnée d'un chant nasillard, qui nous fit songer aux musiciens de l'Évangile. Des groupes nombreux de juifs se pressaient dans un étroit escalier. Conduits par le fiancé, nous nous fîmes jour à travers cette foule. La maîtresse de la maison vint au devant de nous et nous prit les mains d'un air affectueux; c'était une juive aux grands yeux noirs, brillants, au regard fin et réfléchi. Elle était vêtue d'une robe noire à la mode européenne, avec la perruque orthodoxe, où des perles d'or et d'argent étaient enlacées suivant le goût oriental.

Cette femme nous conduisit dans la pièce consacrée à la noce, c'est à dire, dans un salon simple et propre, arrangé à l'européenne. Seulement, en l'honneur de la cérémonie sainte qui allait s'accomplir, une quantité de bougies étaient allumées, en dépit de la clarté du jour. Les plus riches parures resplendissaient dans cette salle : les belles filles d'Israël, venues de Tanger et de Tétuan, avaient prodigué dans leurs toilettes fastueuses l'or et les couleurs les plus vives. Mais, au milieu de cet éclat, parmi ces groupes étincelants, il y en avait un qui éclipsait tous les autres, autant par sa bizarrerie que par son luxe.

Au pied du mur principal de la chambre, on avait dressé une estrade élevée, tendue d'étoffe verte. Le mur était tapissé de damas rouge; un baldaquin de même couleur couvrait l'estrade. Deux figures assises contre la muraille, semblables à deux sphinx d'Égypte, promenaient autour d'elles des regards sévères et presque menaçants. C'étaient des matrones de Tanger, au teint basané, et vêtues de riches cafetans écarlates, brodés d'or. Leur tête était coiffée d'une pièce de soie retombant à plat, comme la coiffure des rois égyptiens; elles portaient des perruques d'un noir foncé toutes parsemées de pièces de monnaie antique et de bijoux. Entre elles deux, assise sur un divan appuyée au mur, une personne voilée d'une étoffe de couleur blonde et couronnée d'une tiare relevée de perles, se tenait immobile, comme une figure de cire sur laquelle l'art aurait su imiter, au moyen de couleurs éclatantes, la fraîcheur et la transparence de tons que donne la vie.

Ce spectacle nous frappa d'étonnement. On eût dit le dieu Vischnou dans le temple de Bénarès; cela ressemblait à une idole parée de bijoux, assise sur un autel élevé, entre deux dragons exhalant des flammes.

Ce n'est qu'après l'avoir longtemps regardée, que je pus m'assurer que cette statue de cire était bien de la chair et du sang, et que l'idole immobile, aux yeux fermés, n'était autre que la fiancée juive. Elle était là comme une morte; pas un tressaillement dans les muscles; il fallait une attention soutenue pour s'apercevoir qu'un léger souffle soulevait son corsage. Sa carnation ne pouvait être entrevue que sous le double voile du tissa et du rouge éclatant qui couvrait ses joues; ses sourcils étaient peints en noir, et trois petites mouches étaient collées sur son visage d'une beauté régulière. Sa tiare élevée, divisée par de riches broderies et entièrement couverte de perles, lui donnait l'air d'un être surnaturel. Les bras et les mains étaient soigneusement enveloppés dans une étoffe de soie rouge.

La fiancée était d'ailleurs couverte de toute sorte de parures. Elle portait des pendants d'oreilles en filigrane avec des

perles et des émeraudes; des guirlandes de pièces de monnaie et de pierres précieuses retombaient avec grâce des deux côtés de sa tête; son cou était orné d'un grand nombre de chaînes d'or, avec des médaillons étincelants et des nœuds de corail. Tel était le costume de cette jeune fille de quatorze ans; l'ensemble en était pittoresque et splendide.

Les deux mères de la fiancée, pénétrées de l'importance de leur rôle, gardaient sur leurs trônes une contenance pleine de fierté et de défi. Elles mesuraient la foule avec des regards foudroyants qui auraient fait honneur, en son temps, à la reine Jézabel. Leur animation formait un contraste saisissant avec l'effrayante immobilité de cette jeune figure.

Enfin, le fiancé entra. Sa tête était surmontée d'une sorte de cornet de bois; une poche de velours, brodée d'or, pendait à son côté. Il était suivi de deux rabbins: l'un était le grand rabbin de Tanger, belle figure pâle, ornée d'une barbe rutilante; un turban, sur lequel était jetée une pièce d'étoffe violette, couvrait sa tête. C'était un vrai personnage de l'Ancien Testament. Derrière lui venait l'autre rabbin, gras, dégouillé, avec des traits grossiers et une barbe de bouc toute blanche. Ce personnage était escorté d'un homme et d'un jeune garçon, qui portaient de gros cierges.

On présenta au grand rabbin un verre rempli de vin sur une assiette. Il commença à se dandiner en chantant d'une voix nasillarde des prières en langue hébraïque, que l'assistance répétait en chœur de temps en temps. Il but ensuite une gorgée, et passa le verre au fiancé pour y boire à son tour; le vin fut présenté par ses deux mères à la mariée. On lui inclina la tête comme à un cadavre, on souleva son voile, et on approcha le verre de sa bouche vermeille; elle y trempa les lèvres sans ouvrir les yeux, et retomba dans son immobilité. Le verre fut alors brisé. En même temps une vieille juive de Tétuan poussa le cri de joie aigu et étrange des femmes bédouines.

Le fiancé, garçon affreusement laid et ressemblant assez à un bouc d'Égypte, offrit alors à la jeune fille un large anneau d'or couvert d'ornements. Le vieux rabbin s'avança à son tour, et recommença avec une timbale d'argent la même cérémonie, toujours accompagnée de prières chantées ou plutôt piaillées.

Ces diverses cérémonies amusaient fort les Anglais et les Anglaises qui assistaient en nombre à cette solennité dans des dispositions fort joviales. Ils suivaient les moindres mouvements des personnages, et faisaient les observations les plus comiques. Une vieille dame, qui était assise auprès de moi dans un fauteuil, me conta que le fiancé, pendant huit jours, restait éloigné de sa nouvelle épouse, parce qu'elle devait tout ce temps-là rester assise sur son trône, à côté de ses père et mère, afin de recevoir ses parents et toutes ses amies. Elle ajoutait que, comme le mariage n'était qu'une affaire d'argent, la femme avait le droit, au bout d'un an, de se séparer de son mari. A la place de la jeune fille, disait-elle, elle prendrait de suite ce parti, tant le fiancé lui paraissait hideux et repoussant.

Pendant les prières, il nous fallut rester couverts, par respect pour le culte, en dépit de la chaleur qui était effroyable.

Enfin, un parent donna lecture du contrat de mariage, écrit sur parchemin. Puis il y eut encore une prière pour la reine Victoria et sa famille.

La fiancée fut alors, non sans peine, descendue de son trône, toujours les yeux fermés. Elle dut faire deux tours de danse autour de la chambre, sur un rythme semblable à une sorte de polonaise. Elle était soutenue par deux notables ou parents, à tour de rôle, avec un accompagnement de chants religieux. La peinture dont son visage était couvert ne permettait pas de saisir le moindre mouvement, ni la moindre animation dans ses traits.

Quand on l'eut ramené sur son trône, la cérémonie proprement dite se trouva terminée. Alors vint la musique, composée d'un violon et d'un homme qui frap-

paît sur un vase, à la manière arabe. Ces artistes s'accroupirent à terre et exécutèrent des airs mauresques avec un chant nasillard. Une petite fille, une espèce d'enfant terrible, vêtue à l'européenne d'une robe de soie chatoyante comme le caméléon, se réunit à eux. Elle chanta et dansa le *Nahlie ho*, cette danse peu décente que je connaissais bien pour l'avoir vue en Égypte et à Alger. C'est la même qui se retrouve, avec une mélodie qui lui est propre, dans tout le monde arabe et mauresque, et qui n'atteint à sa perfection qu'en Espagne.

Après l'enfant, toutes les femmes dansèrent chacune à leur tour, les unes presque contraintes, les autres de bon gré, avec le mouchoir à la main, comme à Alger, ou en s'accompagnant du tambourin. Les plus belles étaient, comme chez nous, les plus parées. Elles se faisaient longtemps prier; quelques-unes même, au grand divertissement du gouverneur, se laissaient traîner par les hommes, après une bataille en règle, jusqu'au milieu de la chambre. Une fois là, elles ne faisaient plus difficulté pour exécuter, aux applaudissements de l'assemblée, les mouvements qui composent cette danse: contorsions, évolutions, inclinaisons, allongements et autres figures, qui leur donnent l'air de femmes en caoutchouc. A cette représentation, le plus heureux était sir William Godrington, le gouverneur, et la plus étonnée, l'excellente lady. Les plus vieilles et les plus laides des femmes juives se mirent en avant et s'offrirent avec empressement pour danser.

On nous conduisit encore dans une pièce de l'étage inférieur pour nous offrir des rafraîchissements. Nous bûmes à la santé des nouveaux époux. Hadra Nahou et la belle juive de Tétuan descendirent avec une des mères de la fiancée, pour faire admirer de près leurs riches toilettes. Elles se comportaient avec l'assurance de dames du grand monde. Nous leur serâmes cordialement la, ainsi qu'au fiancé, et nous revînmes chez nous à la nuit tombante.

LES DÉCRETS

On lit dans le *Courrier des États-Unis* :

On sait qu'un certain nombre de prêtres et missionnaires français sont arrivés par le *Péire*. Deux, de l'ordre des Dominicains, sont partis pour le Canada; deux autres, de l'ordre des Maristes, pour la Nouvelle-Orléans, où l'un d'eux est attendu par une cure. Un cinquième, le Père Desribus, qui est provisoirement l'hôte du Père Aubril et qui appartient à la société des missions africaines, a été prié par un reporter de la *Tribune* de lui dire si cette Société tombe sous le coup des décrets exécutés par le gouvernement français.

Notre Société, a répondu le Père Desribus, n'existe que pour la propagation de la foi dans les régions païennes de l'Afrique. Nous avons deux séminaires en France—à Lyon et à Clermont-Ferrand. J'étais le supérieur de ce dernier. Il a été compris, j'ignore pourquoi, dans ceux proscrits par le gouvernement français. Nous n'avons pas été expatriés personnellement, mais notre communauté a été interdite. Quelques-uns de ses membres sont allés à Miranda, en Espagne, les autres à Cork, en Irlande. Nous avons sept missions en Afrique, et le centre du royaume de Dahomey est le champ de nos travaux. Le climat en est mortel aux Européens. Chaque village a son roi. C'est le pays des monstrueux sacrifices humains, et nous avons pu en empêcher plusieurs. Nous avons établi des écoles pour garçons et filles parmi les nègres. Je suis venu aux États-Unis—le pays de Stanley—avec l'espoir d'y recueillir des fonds pour les séminaires où nos jeunes gens sont préparés à cette grande œuvre de dévouement et de sacrifice.

La politesse peut quelquefois cacher un manque d'esprit et de talent; mais l'esprit et le talent ne peuvent jamais cacher un manque de politesse.